



**ALAN  
PARKS**

**BOBBY MARS  
FOREVER**

**RIVAGES/NOIR**



**Glasgow ne connaît pas de répit** en cette année 1973. C'est l'été et tout le monde ne parle que d'une chose : l'enfant de la ville, le rocker Bobby Mars est mort d'une overdose dans un hôtel. Pourtant, l'inspecteur Harry McCoy de la Criminelle a d'autres préoccupations : la petite Alice Kelly, 13 ans, a disparu. Et comme si cela ne suffisait pas, Murray, le supérieur de Harry, le charge officieusement de retrouver sa nièce, une adolescente rebelle qui a de mauvaises fréquentations. McCoy voit bien sûr un lien entre les deux disparitions, et dans ce type d'affaire, chaque minute compte.

**Alan Parks** est né à quelques encablures de Glasgow, ville où il a fait ses études. Il la quittera pour aller travailler dans la musique à Londres, mais il y est aujourd'hui revenu et a décidé de lui consacrer une grande fresque criminelle qui couvrira l'année 1973. Après *Janvier noir* et *L'Enfant de février*, *Bobby Mars forever* est la troisième enquête de l'inspecteur Harry McCoy.

« Encore meilleur que les précédents. Si Parks a clairement étudié les grands maîtres du roman noir écossais, il a su trouver sa propre voix. »

*The Times*



ALAN PARKS

# **BOBBY MARS FOREVER**

Traduit de l'anglais (Écosse)  
par Olivier Deparis

Collection fondée par François Guérif

**RIVAGES/NOIR**

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Collection dirigée par Jeanne Guyon  
et Valentin Baillehache



Couverture : © Raymond Depardon / Magnum Photos

Titre original : *Bobby Mars Will Live Forever*

© Alan Parks, 2020  
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022  
pour la présente édition

ISBN : 978-2-7436-5559-4

*Pour Pamela Hunter  
et pour Dale Barclay*



« Domine tes passions, avant qu'elles  
ne te dominant. »

ÉPICTÈTE

« So you want to be a rock 'n' roll star. »

LES BYRDS



*C'est Billy, le sergent de l'accueil, qui décroche. À l'autre bout de la ligne, une femme essoufflée, terrifiée, elle pleure à moitié. Elle dit : « Je voudrais signaler la disparition d'une petite fille. »*

*Et d'un coup, tout change.*

*Quand un appel comme celui-là arrive, tout le monde se redresse sur sa chaise, cesse de remplir sa grille de loto, pose son sandwich entamé. Ceux qui ont des enfants ouvrent leur portefeuille sous leur bureau, regardent la photo de Colin, d'Anne ou de la petite Jane et remercient le ciel que ce ne soit pas le ou la leur qui ait disparu. Les plus jeunes, l'air grave, essaient de ne pas s'imaginer sortant une gamine sanglotante d'une cave ou de dessous un lit, félicités par le chef, remerciés par une mère en larmes.*

*Les croyants se signent et prient en silence pour la sécurité de la fillette. Quant à ceux qui ont déjà vécu ce genre d'affaire, ils sentent revenir une peur familière à l'intérieur de leur estomac, conscients des horreurs illimitées dont sont capables les hommes sur les enfants, ils savent qu'il vaudrait presque mieux que la petite soit déjà morte.*

*Et comme lorsqu'on jette un caillou dans l'eau, les ondes se propagent à travers la ville. Malgré les ordres, la nouvelle d'une disparition d'enfant finit toujours par s'ébruiter.*

*En rentrant chez eux, les hommes disent à leur femme ou à leur petite amie de ne pas le répéter, mais elle le répète. Un shilling tombe dans une cabine téléphonique en face du commissariat, un journaliste du Daily Record répond et un patrouilleur gagne un billet de dix pour sa peine. Il ne faut pas attendre longtemps avant que les petits vendeurs de journaux devant Central Station se mettent à crier : « Dernière édition ! Disparition d'une petite fille ! »*

*Sans qu'on ait rien vu venir, toute la ville ne parle plus que de ça : les flics lorsqu'ils se rassemblent dans les salles paroissiales pour recevoir des instructions sur les recherches, les journalistes, qui se demandent comment joindre les parents, parient sur le temps qu'on mettra à la retrouver. Les gamins dans les cours des immeubles, qui échangent à voix basse des histoires sur des enlèvements en voiture.*

*Et alors que la nuit tombe et que la rumeur se calme, il reste une personne qui ignore encore de quoi parle Glasgow : Alice Kelly. Elle seule ignore encore que tout Glasgow ne parle plus que d'elle. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle a un sac en tissu sur la tête, les mains attachées, et qu'elle a fait pipi dans sa culotte. Et aussi qu'elle peut appeler sa mère de toutes ses forces, celle-ci ne l'entend pas. Personne ne l'entend.*

16 février 1964

Glasgow

*Ça caillait dans le train, mais il s'en foutait. Le 6 h 15 pour King's Cross. C'était le grand départ. Tom avait apporté un sac de canettes, il les leur avait distribuées tandis qu'ils quittaient Central Station. Ils les buvaient, à présent. Scott, Barry, Jamie et lui. Les pieds sur les banquettes, gavés de frites, ils fumaient. Se racontaient des blagues. Cachaient leur nervosité.*

*Bobby se pencha en avant et vérifia à nouveau sa poche. Il était là, comme à chacune de ses vérifications précédentes. Le contrat qu'il avait eu tant de mal à faire signer par son père. Il ne pouvait pas le signer lui-même, il était trop jeune, il n'avait que dix-sept ans. Son père voulait qu'il entre comme apprenti, qu'il s'assure un revenu régulier, mais c'était hors de question pour lui. Pendant deux semaines il avait boudé, supplié, et son père avait fini par céder.*

*Il n'en avait pas cru ses yeux quand il l'avait vu. « Parlophone » en en-tête, comme les Beatles. Les droits exclusifs de la musique des Beatkickers. Lui, le petit Bobby Mars d'Arden, qui partait enregistrer pour le même label que les Beatles, à*

*Londres. Tom lui disait de ne pas s'inquiéter, que ça allait bien se passer, que c'était le seul bon musicien du groupe.*

*Il regarda autour de lui dans le compartiment. Tom n'avait pas tort. Jamie pouvait faire illusion à la batterie en y mettant du sien, Scott ne valait rien comme bassiste quoi qu'il arrive et Barry savait tout juste chanter. Mais dans le cas de Barry, ce n'était pas très grave, disait Tom. Le plus important, c'était qu'il était beau, très beau. Et il le savait. Inséparable de son peigne métallique, il n'arrêtait pas de se recoiffer, un petit coup en arrière pour donner du volume à ses cheveux blonds avant de soigner sa frange. Toujours tiré à quatre épingles, les dents les plus blanches que Bobby ait jamais vues.*

*La porte du compartiment s'ouvrit et Tom apparut. Col roulé, jean. Un grand type, Tom, plus d'un mètre quatre-vingts, costaud. Un ancien déménageur. Aujourd'hui, c'était le manager des Beatkickers, il leur avait acheté des costards et tout. Ils allaient faire un malheur. Il tapa dans ses mains.*

*– Tout va bien, les gars ? demanda-t-il.*

*Ils acquiescèrent et levèrent leur canette à sa santé.*

*Ramenant le menton contre la poitrine, Scott lâcha un rot sonore. Tous se mirent à rire.*

*– Sale porc, dit Tom, qui feignit de lui donner une claque sur l'oreille.*

*Scott faillit tomber de sa banquette pour l'esquiver.*

*– Ça t'apprendra, dit Tom.*

*Puis, désignant Barry du doigt :*

*– Viens avec moi, toi.*

*Bobby but une gorgée de sa bière tiède et se demanda pour-quoi c'était toujours à Barry que Tom avait besoin de parler. Peut-être avait-il des tuyaux à lui donner pour le lendemain, sur les micros, ce genre de truc. Barry se leva et rejoignit Tom hors du compartiment. Scott rota à nouveau. À nouveau des rires.*

**13 juillet 1973**



# 1

McCoy consulta sa montre. Il était huit heures et quart. La disparition avait été signalée un peu avant six heures la veille au soir, une quinzaine d'heures plus tôt, donc. La possibilité que la gamine se soit perdue ou se trouve chez une copine avait été écartée depuis longtemps. Une fillette de treize ans ne disparaît pas pendant quinze heures, toute une nuit, sans avoir eu un gros, gros problème.

Il s'engagea dans Napiershall Street et jura. S'il espérait pouvoir mener discrètement sa petite enquête, c'était raté. Le cirque était déjà en ville. Les mères, l'air inquiet, avec leurs mômes dans les bras, qui se parlaient en chuchotant, les gamins attirés par les véhicules de police, quelques journalistes de la presse quotidienne qu'il avait déjà croisés et qui fumaient, assis sur le muret, en attente d'une info. Un photographe de l'*Evening Times* qui essayait l'objectif de son appareil avec sa cravate. Quatre ou cinq voitures de patrouille garées devant le pub et un fourgon de secours installé en face. Il y avait même un cinglé qui déambulait, un panneau d'homme-sandwich sur le dos, en distribuant des tracts. McCoy jura entre ses dents, traversa la rue et se dirigea vers l'entrée.

Les portes du Woodside Inn avaient été bloquées avec des cales pour rester ouvertes et laisser passer l'air. Il entra

et constata que ce n'était pas très efficace, il faisait encore plus chaud à l'intérieur. Quelques rais de lumière filtrés par les volets fermés perçaient le brouillard de poussière et de fumée de cigarette – on se serait cru dans une église plutôt que dans un pub de Maryhill. Il lui fallut quelques secondes pour s'habituer à la pénombre et voir combien le Woodside avait changé.

Ce n'était plus vraiment un pub, c'était devenu un QG temporaire de police. Assis sur les banquettes du fond, une vingtaine d'hommes en uniforme, tête nue, manches retroussées, recevaient de Thomson leurs instructions pour le porte-à-porte. Une grande carte du périmètre – Maryhill, North Woodside, Firhill – était étalée sur l'une des tables, les coins maintenus par des carafes Johnny Walker. Elle était découpée en zones, certaines déjà biffées. Une jeune policière circulait avec un plateau de pintes d'eau, qu'elle distribuait à tous. Deux types en bleu de travail tentaient de connecter trois téléphones bleu marine posés sur le comptoir, devant le patron qui, assis sur un tabouret, une cigarette dans une main, une pinte dans l'autre, n'avait pas l'air de comprendre ce qui lui arrivait.

La porte des toilettes hommes s'ouvrit et la personne que McCoy ne voulait pas voir sortit en s'essuyant les mains avec une serviette en papier. Bernie Raeburn dans toute sa splendeur corpulente. Raeburn faisait partie de ces hommes qui portent un peu trop d'attention à leur apparence. Cheveux gominés, moustache bien taillée, pince à cravate argentée, chaussures cirées. Il pensait sans doute qu'il avait belle allure. Pour McCoy, il n'avait l'allure que de ce qu'il était : un magouilleur. Raeburn laissa tomber la serviette en papier dans une poubelle près d'une table et regarda McCoy. Il n'avait pas l'air content de le voir. Pas content du tout.

– Qu'est-ce que tu fous ici ? demanda-t-il.

– J'étais en mission dans le coin, dit McCoy. Je suis venu voir si je pouvais faire quelque chose.

– Tiens donc, fit Raeburn, l'air amusé. On devrait s'en sortir. On a déjà pas mal de gars.

– OK.

McCoy réprima l'envie de lui dire où il pouvait se les fourrer, ses gars.

– Du nouveau ?

– On avance, dit Raeburn. On avance...

Il leva l'index pour lui faire signe d'attendre. Il retira sa veste de costume, lissa sa chemise bleu pâle. Se décida à parler :

– En fait, McCoy, il y a bien un truc que tu peux faire. Retourne au commissariat et demande à Billy de l'accueil de passer des coups de fil. Que tous ceux qui ne sont pas encore partis en vacances reviennent, dès que possible. On a besoin de main-d'œuvre pour le porte-à-porte.

McCoy hocha la tête, garda son calme. Il s'efforça de ne pas regarder la rangée de nouveaux téléphones sur le comptoir.

– Le plus tôt sera le mieux, hein ? ajouta Raeburn en désignant la porte d'un signe de tête.

McCoy resta planté là quelques secondes, hésitant. Il n'y avait tout à coup plus un bruit dans le pub, au point qu'on entendait le bourdonnement des grosses mouches noires contre les vitres. Il savait que tout le monde les regardait, attendait de voir ce qui allait se passer. Round vingt et quelques dans le match à rallonge entre Raeburn et McCoy. On avait même ouvert les paris au commissariat : combien de temps avant que l'un n'en colle une à l'autre ? La moyenne actuelle tournait autour d'une semaine.

McCoy inspira, sourit. Que Raeburn lui parle ainsi était à la limite du supportable, mais il savait que s'il ne faisait pas exactement ce qu'il lui demandait, il se retrouverait avec un rapport aux fesses dès que les gros doigts de Raeburn auraient

eu le temps de remplir le formulaire. Le plan de Raeburn était simple : pousser, pousser jusqu'à ce que McCoy craque, afin d'obtenir un prétexte pour se débarrasser de lui. McCoy n'aurait pas lui faire ce plaisir, à cet enfoiré-là. Pas ce jour-là, en tout cas.

– Entendu, dit-il avec entrain.

Il ne rouvrit les poings qu'une fois sorti du pub. Il tira ses cigarettes de sa poche et en allumait une en réfléchissant aux nombreuses manières dont il aimerait s'en prendre à Raeburn, lorsqu'il leva les yeux et trouva Wattie devant lui.

– J'ai entendu dire que vous étiez là, chef, dit-il.

– J'étais dans le coin. J'ai proposé mon aide, mais apparemment Raeburn n'en a pas besoin. Il veut que je retourne au commissariat.

Les cheveux blonds de Wattie étaient collés sur son crâne par la sueur. Des auréoles sombres s'épalaient sous les manches de sa chemisette. Il s'essuya le front à l'aide d'un mouchoir et s'aperçut que McCoy le regardait.

– Je fais du porte-à-porte, je n'arrête pas de monter et de descendre les escaliers de ces foutus immeubles, expliqua-t-il. Je transpire comme le cul d'un souffleur de verre.

McCoy s'esclaffa.

– Bon Dieu, Wattie, d'où tu la sors, celle-là ?

Wattie sourit.

– C'était une expression de mon père.

Il ouvrit son bouton du haut et desserra sa cravate.

– Je comprends aujourd'hui ce qu'il voulait dire.

– Alors c'est ça, la grande idée de l'intrépide Raeburn ? Interroger plein de gens qui ont vu et entendu que dalle pour pouvoir cocher la case sur sa liste ? Il est encore plus con que je croyais.

– Harry, je n'y suis pour rien, moi, si Raeburn...

– Je sais, je sais. Je plaisante.

C'était vrai. Wattie n'y était pour rien. Le malheureux se retrouvait entre le marteau et l'enclume, McCoy le savait. Cette enflure de Raeburn avait bien joué. Quel meilleur moyen pour énerver McCoy que de l'écarter de ce qui promettait d'être la plus grosse affaire de l'année et de s'adjoindre Wattie comme bras droit ? Inutile de remuer le couteau dans la plaie.

Wattie montra une liste d'adresses.

– Il me reste quelques portes où aller sonner. Vous voulez venir ?

McCoy acquiesça, et ils se mirent à remonter Maryhill Road en restant sur le trottoir ombragé.

– Du nouveau ?

Wattie secoua la tête.

– Rien de plus qu'hier soir. Alice Kelly est toujours portée disparue, et la moitié des flics de Glasgow s'agitent comme des mouches à merde pour la retrouver.

– Que dit la mère ? s'enquit McCoy, tandis qu'ils contournaient des gens qui faisaient la queue à l'arrêt de bus devant le McGovern's.

– Pas grand-chose. La pauvre femme, quand elle ne pleure pas, elle est presque catatonique. Sa sœur est venue de Linlithgow, elle est avec elle, maintenant. La voisine a pris le bébé chez elle.

Wattie sortit son mouchoir et s'essuya à nouveau le front.

– Vous verriez l'appart, c'est de la folie. On se croirait dans un sanctuaire. Le Celtic, le pape et John F. Kennedy sont partout, putain.

McCoy sourit.

– Un bon foyer catholique, quoi. La plupart des apparts de Glasgow sont comme ça.

– Peut-être, mais là, c'est spectaculaire. On m'a même servi du thé dans une tasse avec les Lions de Lisbonne dessus.

– Ça n’a pas dû être facile de l’avaler en grinçant des dents. Elle a fait une déposition ?

Wattie hocha la tête.

– Apparemment, la gamine l’a harcelée toute la matinée, elle voulait de l’argent pour se payer une glace. L’entendre se plaindre en plus du bébé qui faisait des siennes, la mère en a eu marre et elle lui a dit qu’elle pouvait prendre cinq pence.

McCoy se retourna vers le bas de la rue.

– Elle est allée chez Cocozza ?

Wattie secoua la tête.

– Elle a croisé la voisine qui s’occupe du bébé en sortant de l’allée, elle lui a dit qu’elle allait chez Jaconelli.

Devant eux, au loin, on apercevait l’auvent familial de chez Jaconelli.

– Les glaces ne coûtent que quatre pence là-bas, elles sont à cinq chez Cocozza. En allant chez Jaconelli, ça lui laissait un penny pour s’acheter un chewing-gum, un Bazooka Joe. La mère pensait qu’elle allait chez Cocozza, en face. Autrement, elle ne l’aurait pas laissée y aller.

– Et ? fit McCoy en ressortant ses cigarettes. Laisse-moi deviner. On l’a vue chez Jaconelli ?

Wattie secoua la tête.

– Eh non. La dernière personne qui l’ait vue, c’est la voisine. Elle l’a vue monter Maryhill Road avant de rentrer dans l’allée. La gamine s’est volatilisée entre son appart et chez Jaconelli.

– Et qu’est-ce qu’il en dit, Raeburn ? demanda McCoy en s’arrêtant pour allumer sa cigarette.

Wattie vérifia sa liste d’adresses, regarda vers le haut de la rue, et ils se remirent en route.

– Il dit que quelqu’un l’a forcément vue. Il fait faire du porte-à-porte à tous les couillons qu’il peut choper, dont moi. Le 46, c’est par là, ça n’a pas répondu hier soir ni ce matin.

– Il est de Govan, Raeburn, dit McCoy en secouant la tête.

Né et élevé à Glasgow. Il devrait savoir que ces porte-à-porte sont une perte de temps.

Wattie se tourna vers lui.

– Pourquoi ?

– Pas étonnant que personne ne réponde. Aujourd’hui, c’est le vendredi de la foire. La plupart des gens qui étaient dans le coin hier ont dû partir en vacances aujourd’hui. Tu vas te casser le nez à pas mal de portes. Si quelqu’un l’a vue, il ne reviendra pas avant une quinzaine de jours.

Wattie grimacha.

– Merde. Je n’avais pas pensé à ça.

– Ben ouais, tu es de Greenock, ça se comprend. Raeburn aurait dû y penser, lui. Toute la ville va être en vacances pendant les prochaines semaines.

Wattie vérifia son papier et s’arrêta devant une allée.

– On y est. Il n’y avait personne hier. On va réessayer.

– Super. S’il te plaît, me dis pas que c’est au dernier.

– Vous avez de la chance, dit Wattie en entrant dans l’allée. C’est au premier.

Ils gravirent l’escalier d’un pas lourd. À l’intérieur de l’immeuble, il faisait frais et sombre. Tout ce qu’on entendait était une chanson s’échappant d’une radio dans l’un des appartements. Ça ressemblait à du Lulu.

– Où est le père ? demanda McCoy, tandis que Wattie frappait à la porte.

– À Belfast, apparemment. Il travaille. Il est parti depuis environ une semaine.

Aucune réponse. Il réessaya.

– La mère a un copain ?

– On ne sait pas.

– Ça vaut le coup de chercher. Tu le sais comme moi, neuf fois sur dix c’est le père ou le beau-père.

Wattie frappa à nouveau. Ils attendirent.

– Je te l’avais dit, dit McCoy. Ils sont tous en vacances.

Wattie hocha la tête et consulta son papier.

– Il t'en reste combien ? demanda McCoy.

Wattie fit une addition rapide.

– Douze.

Ils redescendirent, on entendait mieux la radio à présent. C'était bien du Lulu. « I'm A Tiger ». Ils sortirent de l'allée et retrouvèrent la chaleur et la lumière aveuglante du soleil.

– Bon, c'est pas que je veuille pas t'accompagner dans tes pérégrinations, Wattie, mais j'ai mes ordres. Je dois retourner au commissariat.

Wattie prit un air contrit.

– Harry, vous savez que ce n'est pas moi qui ai choisi de travailler avec Raeburn. Je ne voulais même pas...

McCoy l'arrêta de la main.

– Je sais, je sais. T'en fais pas, c'est entre Raeburn et moi. Et je m'en fous un peu. Ça me repose. Mais reste sur le coup. C'est une grosse affaire, essaie de choper des infos.

Wattie sourit.

– Pour que je vous les rapporte ?

– J'ai dit ça ? Allez, dégage avant que Raeburn organise une battue pour te retrouver.

Wattie acquiesça, commença à marcher, puis il s'arrêta et se retourna.

– J'ai oublié de vous dire. Je crois que Raeburn va vous mettre sur les braquages.

– Quoi ? fit McCoy, consterné. Tu déconnes, là ?

Wattie sourit.

– Je savais que ça vous ferait plaisir. C'est mieux que vous tourner les pouces, non ?

– Je trouve pas, moi. J'aime bien me tourner les pouces.

McCoy comprit.

– On parle bien des braquages sur lesquels Raeburn et toi séchez depuis deux mois ? Super. Dis-lui que c'est gentil, mais que c'est pas la peine.

– Ça m'étonnerait que vous ayez le choix. Qu'est-ce que vous allez lui dire ?

McCoy soupira. Il savait que Wattie avait raison. Il pensait que ça ne pouvait pas être pire, mais il s'était trompé.

– Dis à l'inspecteur Raeburn que je serai ravi de contribuer à cette enquête.

Wattie sourit.

– Je ne le dirai peut-être pas exactement comme ça. Les dossiers sont sur mon bureau. Jetez-y un coup d'œil.

Il salua McCoy de la main et repartit dans la côte, la tête baissée vers son papier. McCoy le regarda s'éloigner. Il n'en revenait pas qu'il fasse déjà si chaud. Il n'était pas sûr d'avoir le courage d'aller jusqu'au commissariat à pied, il valait peut-être mieux qu'il prenne un taxi. De toute façon, il y avait peu de chances de mettre la main sur quelqu'un. Tous ceux qui avaient des vacances devaient être partis, et même dans le cas contraire, ils n'étaient pas assez idiots pour répondre au téléphone et prendre le risque d'être rappelés. Il rouvrit son paquet de cigarettes et s'aperçut qu'il ne lui en restait qu'une. Il traversa la rue pour aller au bureau de tabac. Un panneau était appuyé contre le mur, à l'extérieur. Des ficelles croisées y maintenaient la une d'un journal :

#### FILLETTE DISPARUE : LES RECHERCHES CONTINUENT

Du pain bénit pour Raeburn. C'était le genre d'affaire qui faisait vendre des journaux et alimentait les conversations, les gens voulaient connaître tous les détails, même les plus horribles. Le genre d'affaire qui attirait des foules lyncheuses devant les palais de justice. D'un autre côté, Raeburn allait avoir Pitt Street sur le dos. Plus on tardait à retrouver la fillette, plus la police passait pour incompétente, et, en haut lieu, on n'aimait pas ça. On voulait des résultats. Et si Raeburn la retrouvait morte, il avait intérêt à choper le meurtrier. Et vite.

## 2

McCoy reconnut la chemise. Une chemise dans une matière noire transparente, cousue de petites étoiles argentées. Il la reconnut parce que le type portait la même le soir précédent, sauf que ce soir-là il était sur scène à l'Electric Garden et non allongé sur un lit défait, une seringue plantée dans le bras. Le reste de la tenue était identique, lui aussi. Jean, bottes de cow-boy pointues, fines chaînes en argent au cou et bandes de tissu nouées aux poignets. Ses cheveux étaient remarquablement intacts. On aurait reconnu cette tignasse blonde ébouriffée à cent mètres. Avec le nez aquilin et le grand sourire, c'était ce qui caractérisait Bobby Mars. Rock star.

McCoy n'était de retour au commissariat que depuis cinq minutes, Billy de l'accueil venait de lui donner la liste des numéros et il s'apprêtait à appeler Sammy Howe pour lui dire que son séjour à Aviemore était annulé, quand son téléphone avait sonné. C'était le directeur du Royal Stuart Hotel. Mort suspecte. Et, étant le seul couillon présent au commissariat, ç'avait été à lui de s'y coller. Il s'attendait à trouver un homme d'affaires foudroyé par une crise cardiaque, le portefeuille nettoyé par une fille ramassée sur le Green. Il ne s'attendait vraiment pas à ça.

Il tentait de respirer par la bouche, même si ça ne servait pas à grand-chose. Il fallait s'y faire : la chambre d'hôtel

puait. Bâtons d'encens, sueur, ce que Bobby Mars avait mangé la veille. Il alla ouvrir la fenêtre : aussitôt, le bruit des trains sur le pont se fit entendre, et la lumière du soleil sur la Clyde l'éblouit. Il resta là quelques instants à regarder dehors, en attendant que la chambre se remplisse d'un air moins fétide. Ça lui fit un peu de bien.

Il se retourna.

– Ils sont au courant ? demanda-t-il au directeur de l'hôtel.

– Qui ?

– Les fans, en bas.

McCoy s'était frayé un chemin entre eux en arrivant. Quatre ou cinq adolescentes et un garçon, le visage couvert de paillettes. Tous avaient les bracelets en tissu et une approximation de la coupe de cheveux de leur idole. Quelques-uns portaient un tee-shirt à son effigie. Celui du garçon semblait artisanal. Dieu savait comment ils allaient réagir en apprenant la nouvelle.

– Je ne crois pas, répondit le directeur.

McCoy l'observa. Veste de tweed, petite moustache en brosse, raide comme un piquet. Il ne devait pas être habitué aux rock stars et aux overdoses. Il était plutôt du genre à gueuler dans une caserne sur de jeunes recrues terrorisées.

– Où est le reste du groupe ?

– Dans des chambres de luxe, en bas. Ils dorment tous encore, apparemment.

Son visage exprima tout le mépris qu'il avait pour ce genre de comportement.

– Et la femme de chambre l'a découvert quand ?

– Vers dix heures et demie, ce matin. Elle a frappé plusieurs fois, elle a appelé, mais il n'y a pas eu de réponse. Elle a pensé que le client était parti. C'est généralement le cas à cette heure. Comme ça ne répondait pas, elle a utilisé son passe.

– Et il était... ?

Le directeur montra le lit.

– Exactement comme ça.

McCoy se tourna à nouveau vers Bobby Mars. Il repensa à sa prestation sur scène, la veille. Franchement, il n'était pas dedans. Il oubliait les paroles, jouait à moitié les chansons. McCoy était sur le point de partir, ça suffisait comme ça, quand Mars s'était retourné vers le groupe et avait hoché la tête.

Les premières notes de « Sunday Morning Symphony » avaient retenti, et tout à coup Bobby Mars avait passé la vitesse supérieure et était redevenu ce qu'il avait été, le meilleur guitariste de sa génération. Il avait empoigné le micro, souri, et, dès le premier vers, la foule, dont McCoy, était devenue dingue. Voilà ce qu'ils étaient tous venus écouter. Il avait survolé les douze minutes de la chanson en jouant comme un Dieu et conclu avec une précision millimétrée. On se rappelait pourquoi les Rolling Stones avaient voulu le recruter.

La salle était debout, applaudissait, criait. Sur la scène, Bobby Mars transpirait, l'air épuisé, vidé du peu de forces qu'il avait réussi à trouver.

« Et maintenant, une chanson de notre dernier album, *Starshine* ! » avait-il annoncé. C'était à ce moment-là que McCoy était parti, ayant eu le malheur d'écouter l'album en question.

L'histoire des Rolling Stones avait poursuivi Bobby Mars tout au long de sa carrière. Ils lui avaient demandé de venir passer une audition après avoir viré Brian Jones. Il s'était rendu à Barnes, avait fait quelques répétitions chez Olympic. Keith Richards avait confié à un journaliste qui attendait dehors que c'était « la meilleure version des Stones qui ait jamais existé », et ils lui avaient proposé de les rejoindre.

La réponse de Bobby avait surpris tout le monde, y compris Keith Richards. Il avait dit : « Non, merci. » Il préférait faire une carrière solo. À en juger par l'état de la chambre d'hôtel,

les cartons de plats à emporter à moitié vides, sans parler du fait qu'il logeait au Royal Stuart et non à l'Albany, et jouait à l'Electric Garden et non à l'Apollo, ce n'était peut-être pas la meilleure décision que Bobby Mars ait prise.

– Vingt-sept ans, dit McCoy. Un de plus.

Le directeur eut l'air interdit.

– Jimi Hendrix, Janis Joplin, Jim Morrison. Ils avaient tous vingt-sept ans quand ils sont morts.

Le directeur hocha la tête, ne comprenant toujours rien à ce qu'il racontait.

McCoy s'assit dans l'un des fauteuils du petit salon. Il y avait une guitare acoustique appuyée contre la table basse, un blouson de cuir sur l'autre fauteuil, un *Melody Maker* et un cendrier plein à côté du lit. On était loin des jets privés et des téléviseurs jetés par les fenêtres. Juste une chambre dans le genre d'hôtel qui vivait des mariages et des dîners maçonniques.

S'il fallait qu'il meure, Bobby Mars l'avait sans doute fait au bon moment. Sa célébrité avait tout à y gagner. Il avait sorti deux grands albums, *Sunday Morning Symphony* en 1970 et *Postcard From Muscle Shoals* en 71. Mais bon, mieux valait deux grands albums qu'une ribambelle d'albums pourris. McCoy se pencha en avant. Quelques cigarettes avaient du rouge à lèvres sur le filtre.

– Pas de copine ? demanda-t-il au directeur.

Le directeur secoua la tête.

– Uniquement M. Mars.

McCoy s'approcha du lit et jeta un nouveau coup d'œil. Il ne savait trop ce qu'il cherchait. Du rouge à lèvres sur l'oreiller ? Une boucle d'oreille oubliée ? En tout cas, il n'y avait rien. Bizarre pour une rock star de dormir seule. Toutes ces histoires de sexe, drogue et rock 'n' roll n'étaient peut-être qu'une légende. McCoy gagna la salle de bains. Là non plus, il ne savait pas ce qu'il cherchait. Un message écrit sur le

miroir au rouge à lèvres ? Il ne trouva sur le bord du lavabo qu'un kit de rasage, un flacon de comprimés contre le rhume des foins et un médiateur. Il fourra ce dernier dans sa poche. Souvenir. Il repassa dans la chambre.

La puanteur ambiante le frappa à nouveau. Impossible de l'éviter par cette chaleur. Il ne servait pas à grand-chose ici, et la vue de ce corps sans vie sur le lit le minait. Il dit au directeur qu'il allait attendre le médecin légiste en bas et le laissa planté face au cadavre. Dans le long couloir, ça ne sentait guère meilleur. Un seau de nettoyeur pour sols et un hamburger entamé étaient posés sur un chariot devant l'une des chambres.

Il aurait dû dire au directeur de ne laisser entrer ni journalistes ni photographes, mais il avait oublié. À vrai dire, il ne pensait pas vraiment à Bobby Mars et à son décès prématuré, il était plutôt concentré sur sa tâche d'officier en présence d'une mort suspecte. Il avait beaucoup aimé les chansons de Bobby Mars, mais l'idée de remplir des formulaires sur les circonstances de sa mort et d'appeler ses proches ne le réjouissait pas.

L'ascenseur émit un ding, et il y entra, appuya sur RDC et se regarda dans le miroir du fond. Il avait besoin d'aller chez le coiffeur. Besoin de vacances. Besoin d'être partout plutôt que dans la fournaise de cet ascenseur, imprégné de l'odeur du dernier curry de Bobby Mars, avec sa veste de costume sur le bras, sa chemise tachée d'auréoles et son visage recouvert d'une pellicule de sueur.

Il fallait que les choses changent. Et vite.

### 3

La porte de l'ascenseur s'ouvrit et révéla le restaurant de l'hôtel dans toute sa splendeur. McCoy se souvenait d'un article dans le journal à l'ouverture de l'établissement. Le propriétaire était allé en vacances aux Fidji ou dans un coin comme ça, et il avait décidé de l'appeler le Tiki Bar et d'en faire un cocon des mers du Sud. Ça, c'était l'idée. La réalité se rapprochait plutôt d'une adaptation théâtrale amateur de *South Pacific*. Les boxes étaient recouverts de petits toits de bambou, au mur était peinte une plage de sable blanc, et il y avait des fleurs en plastique et des noix de coco partout.

McCoy grimâça et s'assit. La serveuse sortit de derrière le comptoir, sous lequel elle colla son chewing-gum au passage. Elle portait une sorte de jupe à franges en raphia et un haut de bikini, avec une guirlande de fleurs autour du cou. L'effet aurait pu être pas mal si elle avait été polynésienne, ou même bronzée ; c'était moins convaincant quand on était une Écossaise pâlotte avec des taches de rousseur et un reste de permanente.

– Aloha, bienvenue dans les mers du Sud, vous désirez un cocktail, monsieur ? récita-t-elle d'une voix lasse et avec l'accent de Glasgow.

– Une pinte, dit McCoy.

Même lui, il manquait de courage pour s'enfiler un cocktail si tôt le matin.

Elle hocha la tête et s'éloigna. Une grande culotte bleu marine apparaissait de temps en temps à travers le raphia. Il jeta un coup d'œil à la carte en attendant sa pinte. La spécialité de la maison semblait être un suprême de poulet accompagné d'une sauce banane-sherry. Pas étonnant qu'il n'y ait personne.

Sa pinte arriva, et il en but une grande lampée.

– Monsieur McCoy, je ne m'attendais pas à vous trouver ici.

Il leva les yeux : c'était Phyllis Gilroy. En raison de la chaleur, l'habituel tailleur de tweed du médecin légiste avait été remplacé par un pantalon bleu clair et un chemisier à fleurs. La sacoche en cuir marron usé était, elle, toujours là. Gilroy parcourait le restaurant d'un regard d'étonnement mêlé d'horreur.

– J'ignorais que les mers du Sud étaient réputées pour leur cuisine, dit-elle.

– J'ai regardé la carte. Croyez-moi, elles n'ont pas de raison de l'être.

– Ce n'est pas votre genre d'affaire, ça. Une overdose ?

Puis elle comprit :

– Ne me dites pas. Raeburn ?

McCoy confirma de la tête, et elle s'assit en face de lui. La serveuse apparut, et Gilroy commanda un Coca. Elle attendit que la serveuse soit partie avant de commencer.

– Vous en avez parlé à Murray ?

McCoy acquiesça.

– Il n'y peut rien. Il est au Central pour six mois, ou jusqu'à ce qu'on trouve quelqu'un d'autre.

– Oui, il a fini par devoir céder. On l'a harcelé. Mais bon, six mois, ce n'est pas la fin du monde.

– Vous êtes sûre ? À Perth ? J’y ai passé une journée, une fois. Ça m’a suffi.

– Vous n’avez pas tort.

Elle hésita, puis :

– Je sais que ce n’est pas à moi d’en juger, mais les échanges – heureusement peu nombreux – que j’ai pu avoir avec Bernard Raeburn ne m’amènent pas à penser qu’il est un remplaçant idéal. Surtout avec cette petite fille qui a disparu. Comment diable en sommes-nous arrivés là ?

McCoy haussa les épaules.

– Moi, je n’ai pas assez d’expérience, Thomson est trop léger, et Reid est à trois mois de la retraite. Il fallait un remplaçant, et Raeburn attend une promotion depuis des années. On dirait que tout son serrage de paluches et son léchage de culs dans les dîners ont fini par payer.

La serveuse réapparut et posa le Coca en grommelant un « Aloha ». McCoy chercha des pièces dans sa poche.

– Je vous invite.

Gilroy but une grande gorgée et regarda la jupe de raphia repartir en direction du bar.

– À Glasgow, dites donc. Extraordinaire.

McCoy but à nouveau et regarda la serveuse récupérer son chewing-gum sous le comptoir et le remettre dans sa bouche.

– Oui, on peut dire ça comme ça.

– Cela dit, pour une fois, c’est une tenue de circonstance. Il faisait déjà vingt degrés ce matin à neuf heures. Incroyable.

– Toujours pas habituée ? dit McCoy en souriant.

Gilroy sourit à son tour.

– Pensez-vous. Nous avons quitté l’Inde quand j’avais trois ans. Mes seuls souvenirs, c’est le soleil à travers le vert du feuillage et les figues sur le chemin dans le jardin.

Elle pointa le doigt vers le haut.

– Une célébrité, je suppose ?

McCoy confirma de la tête.

– Bobby Mars. Un guitariste. Disons que ses jours de gloire étaient derrière lui. Mais il a été bon. Très bon. Il se camait depuis des années, d’après la rumeur. Apparemment, la chance a tourné.

Gilroy acquiesça.

– Comme souvent dans ces cas-là. Du nouveau ?

Elle n’avait pas besoin d’en dire plus. Toute la ville semblait attendre des nouvelles d’Alice Kelly, bonnes ou mauvaises.

McCoy secoua la tête.

– Non. Remarquez, vu la situation, je serais le dernier à le savoir.

Elle remua sur son siège, l’air contrarié.

– C’est vraiment ridicule. Avec une telle affaire, que vous soyez assis là et que ce soit Raeburn qui dirige l’enquête...

McCoy haussa les épaules et tenta de cacher sa frustration.

– Je ne peux rien y faire. Il a été très clair, pour lui je ne suis qu’une merde sous sa semelle. Apparemment, je suis plus utile à rédiger des rapports sur les camés morts. Ça pourrait être pire. Il aurait pu me mettre aux relations publiques.

– Pourquoi cette inimitié ? Je n’ai jamais bien compris.

McCoy soupira et raconta l’histoire.

– J’ai fait trois mois au commissariat Est à mes débuts, je me suis retrouvé dans son équipe. Ils étaient tous pareils, là-bas. Dessous-de-table, coups montés – ils allaient toujours à la facilité. Ce n’était pas mon idée du métier de policier. Raeburn l’a pris personnellement quand j’ai demandé mon transfert. Et maintenant, ça me revient en boomerang dans la figure.

Gilroy acquiesça.

– Je vois. Malheureusement, ce portrait de M. Raeburn ne me surprend pas le moins du monde.

Il y avait aussi le petit problème des sommes de plus en plus importantes réclamées par Raeburn à Stevie Cooper pour « fermer les yeux » sur son sauna de Tollcross, mais ça,

McCoy n'avait pas l'intention d'en informer Gilroy. Raeburn avait harcelé Cooper, des descentes toutes les semaines, jusqu'à ce que Cooper finisse par en avoir marre et tire le rideau pour aller s'installer ailleurs. Au moins, quand le sauna fonctionnait, Raeburn touchait ses vingt livres hebdomadaires. À présent, il touchait que dalle, et à cause de qui ? À cause de Cooper, le grand copain de McCoy. Pas étonnant qu'il ne l'ait pas à la bonne.

Gilroy sourit, elle venait de penser à quelque chose.

– Que faites-vous, ce soir ?

McCoy leva les yeux.

– Ce soir ? Rien. Le seul avantage de tout ça, c'est que je fais des horaires réguliers.

– Excellent. J'organise un dîner et j'aimerais que vous veniez. Qui sait ? Une sortie vous fera peut-être du bien. Dix-neuf heures trente, pour dîner à vingt heures ?

McCoy hocha la tête, la mort dans l'âme. Il s'était fait avoir comme un bleu. Plus question de trouver une excuse, à présent. Oui, une sortie lui ferait peut-être du bien, mais un dîner chez Phyllis Gilroy n'était pas le genre de sortie qu'il avait en tête. Loin de là.

Gilroy se leva et ramassa sa sacoche.

– À nous deux, monsieur Mars. À plus tard.

McCoy lui dit au revoir et la regarda gagner l'ascenseur et appuyer sur le bouton. Comment s'était-il fourré là-dedans ?

Les dîners de Gilroy étaient célèbres. Elle en organisait un chaque semaine et y recevait toute la haute société de Glasgow. Tous parleraient sans doute de choses dont il n'avait jamais entendu parler et le regarderaient en se demandant ce qu'il foutait là. Et il allait devoir porter un costume et une cravate par cette chaleur, bon Dieu. Il vida sa pinte et se leva. Cinq minutes plus tôt, il pensait que son sort ne pouvait pas être pire. Comme quoi, on pouvait se tromper.

Le groupe de quatre ou cinq fans qui attendaient dehors

s'étaient assis sur le trottoir et chantaient « Sunday Morning Symphony » en se tenant la main. Ils ne semblaient pas avoir appris la nouvelle, mais ça n'allait pas tarder. Ce genre d'infos fuyaient vite : les femmes de chambre, les barmen, les portiers. Mieux valait se tirer avant le début des pleurs et l'arrivée des journalistes.

Le garçon au visage pailleté leva la tête.

– Il est toujours là, m'sieur ?

McCoy acquiesça et s'engagea dans Jamaica Street. Que quelqu'un d'autre leur apprenne la nouvelle.

S'étant envoyé un whisky, baigné et rasé, McCoy errait en caleçon dans l'appartement en buvant un grand verre d'eau du robinet. Les fenêtres étaient ouvertes, mais il s'en foutait. Si ça intéressait des gens de le mater en sous-vêtements, c'était leur problème. Il faisait encore plus de vingt degrés, il n'y avait pas un pet de vent, il retardait donc au maximum le moment de s'habiller. Une question lui vint soudain : ne fallait-il pas qu'il apporte quelque chose ? Ça devait se faire, dans les dîners chics du West End. Mais apporter quoi ? Des chocolats ? Des fleurs ? Une bouteille du genre de vin dégueulasse qu'il avait les moyens de se payer ?

Il songea à demander à Susan, il décrocha même le téléphone, mais il raccrocha. Il y avait de l'eau dans le gaz depuis qu'elle avait obtenu son poste à l'université de Manchester. Elle l'appelait de plus en plus rarement, le week-end qu'il avait passé là-bas avait été plus tendu qu'autre chose. Les nouvelles copines universitaires de Susan ne savaient pas trop quoi penser d'un flic de Glasgow. Elle et lui avaient essayé de combler les silences, ils avaient fait comme si tout allait bien, comme avant. Ils savaient tous les deux que c'était à peu près fini, à part les engueulades. Manifestement, il n'avait été qu'une petite aventure de vacances, il s'était trouvé au bon

endroit au bon moment, ni plus, ni moins. Restait à l'encaisser et à tourner la page.

Il enfila sa chemise, la boutonna et enfila son pantalon. Il avait cherché mais n'avait rien trouvé dans l'appartement qu'il puisse apporter. La demi-bouteille de Grant's posée sur le rebord de la cheminée ne semblait guère appropriée, et, à cette heure, les magasins étaient sûrement fermés. Il n'avait d'autre choix que d'arriver les mains vides. Il se regarda dans la glace en nouant sa cravate. Son visage était rougi par le soleil, des taches de rousseur apparaissaient sur son nez. Il mit ses chaussures et sa veste, prit ses clefs sur la bibliothèque et ferma la porte d'entrée derrière lui.

Phyllis Gilroy n'habitait pas très loin de chez lui, il n'avait qu'à remonter sa rue et à redescendre de l'autre côté. Il remarqua le changement sitôt le sommet franchi. Tout à coup, les gamins dans les rues ne portaient plus les vêtements de leur grand frère ou de leur grande sœur. Leurs vélos avaient l'air neuf, ils brillaient. Même leur accent était différent, plus doux, plus chic. La file d'attente devant le camion du marchand de glaces était un crocodile bien net avançant doucement, et non la foire d'empoigne que c'était dans les cités. Pas de doute, il était bien à Hyndland.

Le 6, Beaumont Gate était une haute maison de grès rouge. Le genre d'endroit qui pue le vieil argent et les privilèges. Quatre niveaux plus un sous-sol, un jardin, devant, rempli de buissons épineux, une porte ornée d'un vitrail représentant un paysage des Highlands. Il sonna et attendit. En partant avant neuf heures et demie, il pouvait arriver au Victoria à temps pour l'habituelle soirée d'après-fermeture du vendredi. Il entendit des pas, et la porte s'ouvrit.

– Harry ! s'exclama Phyllis avec un sourire radieux. Excellent. Je suis ravie que vous ayez pu venir.

Le pantalon et le chemisier avaient été remplacés par une sorte de robe blanche imprimée de grosses fleurs rouges. Il

crut un instant qu'elle s'était blessée à la tête, puis il comprit qu'il s'agissait d'un turban du même tissu.

– Désolé, je n'ai rien apporté...

– Ne soyez pas ridicule, nous avons assez de vin pour couler un destroyer !

Elle ouvrit la porte en grand.

– Entrez !

Suivant Phyllis, McCoy traversa le couloir et descendit l'escalier. Des voix s'élevaient d'en bas, des bavardages, des rires. Il se retrouva dans une cuisine deux fois plus vaste que son appartement. Au centre se trouvait une grande table de bois, recouverte d'une nappe en patchwork. Des bougies y étaient éparpillées, et des casseroles de cuivre la surplombaient, suspendues à un support métallique. Recouvrant presque intégralement le mur du fond, une peinture montrait deux jeunes enfants, cheveux roux et taches de rousseur, constellés de mots et de coupures de journaux. À côté, des sonnettes s'alignaient sur un panneau en saillie, au-dessous d'étiquettes indiquant le nom des pièces. De quoi appeler les domestiques sans bouger son cul.

Un disque jouait en fond sonore. *Sunday Morning Symphony*, comme par hasard. Six personnes étaient assises à table devant un verre de vin. Toutes levèrent la tête en le voyant apparaître.

Phyllis posa les mains sur ses épaules.

– Tout le monde ? Je vous présente un collègue, et également, je l'espère, un ami : Harry McCoy. Il avait un peu de temps libre ce soir, et il a eu la gentillesse de se joindre à nous.

Elle pointa la main vers la table.

– Harry, je vous présente Jack et Eden Coia...

Un couple de petits vieux rabougris lui sourit.

– À gauche, Edwin et John...

Un homme d'âge mûr avec des lunettes et un autre plus jeune.

– À la place d'honneur, le professeur Hobbs...

Gros, chauve, le visage congestionné.

– Et à côté de vous, c'est Mila de Ligt.

Une jeune blonde, vêtue d'un jean et d'une chemise d'homme sans col. Elle le salua de la main.

– Bon, dit Phyllis en l'installant, comme vous pouvez le voir, nous sommes dans la cuisine ce soir, il y fait plus frais et c'est plus détendu, alors amusez-vous. Rouge ou blanc ?

Il n'était assis que depuis quelques minutes et n'avait réussi à avaler qu'un demi-verre de rouge, quand l'inévitable question tomba.

– Alors, Harry, il paraît que vous êtes policier ?

Hobbs prononça « policier » comme si c'était une chose dont il n'avait jamais entendu parler.

Harry acquiesça.

Hobbs désigna le tourne-disque de sa cigarette.

– Phyllis nous a dit que vous étiez là-bas, aujourd'hui.

– Nous y étions tous les deux, dit Phyllis. J'ai voulu essayer ses chansons, c'est la moindre des choses. J'ai acheté le disque en rentrant.

Posant un grand plateau de pain, de fromages et d'olives sur la table, elle ajouta :

– J'aime assez, figurez-vous. C'était le dernier exemplaire qui restait chez Woolworths.

– Rock star morte un jour, cambrioleur de banque le lendemain. Vous devez avoir une vie fascinante, je présume, dit Hobbs en embrochant un morceau de brie de la pointe de son couteau.

McCoy portait un morceau de cheddar à sa bouche lorsqu'il s'aperçut que toute la tablée était tournée vers lui. Il le reposa.

– Parfois, dit-il. Mais c'est comme tous les boulots. Il y a des choses intéressantes et d'autres ennuyeuses comme la pluie.

– La petite fille ? ajouta Hobbs.

McCoy hocha la tête, inutile de lui demander de quoi il parlait.

– Je n’ose imaginer ce que la pauvre mère doit vivre, dit Eden en secouant la tête. Toute cette affaire est une tragédie.

Hobbs fixait McCoy d’un regard inquisiteur.

– Vous devez savoir quelque chose.

– Pas plus que vous, dit McCoy d’un ton neutre.

– J’ai du mal à le croire, dit Hobbs en cherchant du soutien autour de lui. Sur quelle théorie travaillez-vous ?

– Je ne travaille sur aucune théorie.

McCoy commençait à s’agacer. Même s’il avait su quelque chose sur Alice Kelly, il ne l’aurait pas dit à ce gros con, ne lui en déplaît.

Hobbs pouffa.

– Eh bien, voilà qui n’est guère rassurant ! Puis-je vous demander pourquoi ?

Phyllis vint au secours de McCoy.

– Le travail de la police est confidentiel, Phillip, et vous le savez bien. Cessez donc de harceler notre invité. C’est un dîner, pas un interrogatoire. Bon, quelqu’un est tenté par un gaspacho ? Je n’ai pas eu le courage de faire une soupe chaude avec cette chaleur.

McCoy mangea – but ? – son gaspacho en silence, en s’efforçant de ne pas s’énerver davantage. Il savait qu’il ne fallait pas venir. Il reposait sa cuiller quand Edwin, poète de son état, se pencha vers lui au-dessus de la table et lui glissa à voix basse :

– Ne vous en faites pas. Phillip Hobbs est un abruti. Il l’a toujours été, et il le restera.

Il conclut par un grand sourire.

À partir de là, la soirée commença à s’améliorer. Edwin le poète s’avéra être un joyeux luron. Un petit homme malicieux, doté d’un humour scabreux. Son ami roulait constamment des